

Gérard Bailhache

Covid nous évide

Il y a les portes qui se ferment, les corps qui se replient dans leurs chambres, les visiteurs interdits de visite, les soignants qui viennent chaque jour la peur au ventre. Les handicapés adultes dans ces deux foyers sont d'abord surpris par ce qui arrive, ils ne comprennent pas toujours les raisons de ce repli, les vêtements colorés portés par les éducateurs, les masques sur les bouches qui habituellement leur sourient.

Il faut du temps pour comprendre et peu à peu les soignants découvrent des gestes nouveaux qui leur sont adressés, des mots plus lents, plus doux, une attention inconnue, intrigante. « Ils nous ont protégés » dira une éducatrice quelques mois plus tard, portant un regard rétrospectif sur cette période étrange, « ils sentaient la menace, elle était là, invisible, on ne pouvait pas se toucher mais leurs yeux nous disaient : on est là, on tient, on est avec vous. Certains jours, lorsque je quittais le foyer, j'en avais les larmes aux yeux ».

Il y a Félicien, adressé avec le diagnostic Asperger, qui, dès le début du confinement, dit vivement au téléphone : « J'aurais préféré que ce soit un attentat. » Il entend l'étonnement au bout du fil, son oreille est fine. « Oui, vous comprenez, un attentat, y a dix morts, cinquante morts, deux cents morts, c'est triste, mais deux jours après, les trottoirs sont nettoyés, les bars sont à nouveau ouverts. » Silence. « Vous m'entendez ? Vous êtes là ? C'est pas vrai ce que je dis ? Vous voyez, les bars sont fermés, y a personne qui parle dans les rues. On va mourir. » Durant tous ces mois, il y a ses appels réguliers, brefs, « les bars sont fermés. » Il ne peut pas venir, il appelle.

Il y a l'hôpital, l'équipe qui accueille des enfants autistes et qui est brinquebalée d'ordres contradictoires en ordres contradictoires. Chaque jour apporte son lot de nouveautés, créant une confusion dans les corps et les esprits. Télé-travailler, recevoir les enfants, ne plus les recevoir, les appeler au téléphone, laisser venir les familles, se réunir, ne plus se réunir : la direction est sans direction, le chemin ne se trace plus, les pas quotidiens sont un piétinement insensé, le chaos gagne. De temps à autre, des mots échangés ouvrent l'espace de la confrontation, de l'explication, du partage du désarroi. Plus personne ne sait où l'on va et chacun est là, tenant au bastingage, ayant

pour seule boussole les enfants dont les corps et les voix habitent ce quotidien désolé.

Il y a dans la rue de la ville, en fin de journée, cet homme à l'allure entreprenante qui croise le regard de l'autre passant et le détourne très vite : il n'a pas de masque, il regarde par terre, il a honte. Comme le petit garçon qu'il a été et qu'il retrouve soudain. Mais où sommes-nous donc ? Comment en sommes-nous arrivés à infantiliser ainsi le peuple ?

Il y a cet homme qui n'a pas souhaité poursuivre au téléphone ; non, pour l'instant, il restera chez lui le temps qu'il faudra, il reviendra dès le confinement achevé, car, « vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, le chemin pour venir puis le chemin pour partir est fondamental. Au téléphone, c'est immédiat, et ça, je n'en veux pas, je ne le supporte pas. Et puis, il y a autre chose : je ne me vois pas vous dire depuis chez moi ce que je ne peux dire qu'ici. C'est quand même un drôle d'espace que votre cabinet. Je vous parle mais aussi je parle aux murs, et je n'ai nulle envie de parler aux murs de ma maison. »

Il y a cette équipe éducatrice d'une association, logée dans une barre d'immeubles d'un quartier dit sensible – y en-a-t-il d'insensibles ? – qui est obligée de faire toutes ses réunions en visio-conférence, vu l'exiguïté des locaux. Supervision en visioconférence : la réponse a fusé, nette, unanime, c'est non. Pas d'écran pour se parler, pour parler entre nous, de ce qui nous touche. Décision est prise d'attendre des jours meilleurs, où la distance ne sera plus de mise, où les mots pourront à nouveau être confiés, de visage à visage.

Il y a les collègues de Baptiste, dans son atelier protégé ; ils travaillent ensemble « aux espaces verts » comme il se dit. « Vous savez ce qu'ils font mes deux collègues, le matin, avant le boulot ? Ils boivent le café, moi je garde ma distance, et eux, avec le tranchant de la main, comme avec un grand couteau, ils tapent sur la table et disent : « Nous, on l'a tué, le couillonavirus », oui, oui, c'est comme ça qu'ils l'appellent, le coronavirus. » Un grand silence, ses yeux me regardent : « Je vous le dis, ils ne le savent pas, mais les couillons, c'est eux, parce que le virus, il est loin d'être mort. »

Durant ces mois, les portes se sont fermées, puis se sont rouvertes, puis se sont refermées. Dans ces mouvements qui ont produit des fermetures plus ou moins longues, l'évident (le correcteur automatique propose tout de suite évidemment !) est l'expérience la plus régulière et la plus délicate à

dire, tout simplement parce qu'elle est tout aussi neuve qu'inattendue. Il n'y avait pas de mots pour dire, il a fallu aller les chercher, les inventer, les rapprochant d'autres expériences semblables mais différentes. Dans des vies complètement façonnées par un rapport au temps extrêmement contraint, soudain, du vide qui ne pouvait être rempli par rien.

Il y a toujours de l'étrange en nous, entre nous. Covid nous évide.